

"L'analyste ne s'autorise que de lui-même"

Sol Aparicio

L'analysant en dentellière

Qu'est-ce qu'une analyse lacanienne ? Posée à brûle-pourpoint, la question a appelé cette réponse : une analyse qui n'en finit pas ! Mais, pourquoi ?

Serait-ce par goût de la finition ? Rien n'est moins sûr. Non pas que ce goût soit absent, ni qu'il ne puisse traduire autre chose que la persistance d'un lamentable trait névrotique, puisqu'un désir louable de bien faire et de bien dire peut à l'occasion l'animer. C'est plutôt que si la réponse (*une analyse qui n'en finit pas*) est adéquate, il est nécessaire d'en rendre raison — or, le goût ici invoqué ne paraît-il pas plutôt inapproprié pour ce faire ? Bien sûr, ce goût particulier et parfois même singulier, ce goût étant plus ou moins répandu est certainement généralisable. Et de fait, s'il est vrai, comme le remarquait Gide, que les goûts de quelqu'un en disent plus long que toutes ses opinions, ce qui tend à souligner leur appartenance au strict registre du privé, nous constatons cependant que ce goût s'étend de plus en plus dans la communauté lacanienne.

Suffit-il alors de le ramener à ce plaisir dont parlait Lacan à Rome en 75, ce plaisir fou qu'éprouverait l'analysant à parler ? Cela ne suffit pas. La jouissance du bla-bla n'explique pas plus notre goût de la finition que celui-ci ne suffit comme réponse à notre *mais pourquoi ?*

Il nous faut chercher ailleurs, car pour être un tant soit peu exacts, l'on ne peut passer sous silence l'existence de tous ceux qui en finissent (avec leur tâche analysante). Trop tôt, peut-être, de l'avis de l'analyste ; au moment, en tout cas, qu'ils ont, eux, choisi.

Autrement dit, une analyse lacanienne est une analyse qui n'en finit pas, mais qui peut tout aussi bien finir, se terminer, ou s'interrompre. Elle n'est pas moins lacanienne pour autant. C'est qu'elle est définie par quelque chose que nous plaçons à son terme, que ce terme soit atteint ou pas, autrement dit, elle est définie par ce qu'elle vise. Son cours est ainsi dès sa naissance orienté, et quels qu'en soient la durée et les méandres à parcourir.

Comment dire la distance qui nous semble séparer la conception lacanienne de la cure de celle de Freud, tout en disant en quoi la première reste freudienne, essentiellement et nécessairement freudienne, puisque sans cela nous ne pourrions pas, légitimement, parler d'analyse ?

Quelque chose dans la conception de l'analyse a changé. Freud tenait à ce que la psychanalyse ne fût pas pensée comme une nouvelle *Weltanschauung*, et nous considérons en effet qu'elle ne saurait y prétendre, que son ambition est plus modeste. Et pourtant. Lorsque nous répétons, après le Lacan de *Télévision*, que le discours analytique "mérite d'être porté à la hauteur d'un des liens sociaux les plus fondamentaux qui restent pour nous en activité", nous parlons d'une expérience qui est autre chose qu'un procédé de guérison des symptômes. Lacan est celui qui a su mesurer la portée de la découverte freudienne de l'inconscient, et des conséquences qu'elle entraîne pour des sujets du discours capitaliste. Ce n'est pas pour rien qu'à l'heure où il fondait une association en rupture avec les sociétés de psychanalyse existantes, c'est aux écoles antiques et au "style de vie" qui en découlait, qu'il faisait référence. La psychanalyse n'est pas une *Weltanschauung*. Mais elle est bien plus qu'un outil thérapeutique, elle est un discours qui n'est pas sans incidence sur le mode d'être au monde de chaque analysant.

Penser ce qu'est une analyse lacanienne s'avère ainsi inséparable de la réflexion sur la formation de l'analyste, sur sa production, même quand il ne s'agit pas de cela pour l'analysant. C'est que sa visée reste cette métamorphose — évoquée par Lacan dans sa *Proposition de 67* — qui comporte un changement de discours, et qui est nécessitée par et pour une résolution véritable du symptôme. Or, qu'est-ce d'autre que le remaniement du refoulement primordial dont Freud nous parlait dans "L'analyse finie et indéfinie", qu'est-ce d'autre que cette mise en cause de la position originaire et inconsciente du sujet ? Il s'agit, dans l'analyse lacanienne, des conséquences que Lacan a tirées de la lettre de Freud.

Une analyse qui n'en finit pas ! A cette époque, qui dure, du *time is money* ?!

Mais oui. Elle n'en finit pas, car je ne puis d'avance connaître le temps qu'il (me) faudra. Le temps qu'il (me) faudra pour atteindre ce point reculé où comme sujet *je* est advenu, pour constater à quoi il se réduit, pour pouvoir le lire, le dire, et le rendre fécond pour la pratique — ce qui suppose d'avoir saisi pourquoi cet amenuisement lui est nécessaire. Je ne puis d'avance mesurer jusqu'où le désir qui l'anime, poussera cette élaboration d'un savoir qui ne peut être obtenu ailleurs que dans ce laboratoire unique qu'est l'expérience psychanalytique.

L'analyse lacanienne n'en finit pas parce qu'elle est devenue pour nous le lieu premier de la formation. Pas le seul, le premier. Et je dirai que c'est nécessairement ainsi, du moment où l'on pose, où Lacan a posé, que l'analyste ne s'autorise que de lui-même. Car bien que l'acte puisse s'accomplir de façon anticipée (je parle ici du passage à la pratique), la suite exige un travail qui permette d'asseoir autrement cette autorisation — travail que l'on peut penser en termes de nouage : nouage du savoir issu de la cure, du savoir que la pratique dépose et du savoir textuel. C'est là une autre version de la perlaboration freudienne qui suppose toujours l'inconscient à l'œuvre — ce qui fait de la cure sinon le seul lieu, assurément le lieu de prédilection pour que cela advienne.